

JACQUES AUDIBERTI

Le Victorieux

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

RACE DES HOMMES, *poésie.*

ABRAXAS, *roman.*

SEPTIÈME, *roman.*

URUJAC, *roman.*

DES TONNES DE SEMENCE, *poésie.*

CARNAGE, *roman.*

LA NOUVELLE ORIGINE, *poésie.*

LE RETOUR DU DIVIN, *roman.*

TOUJOURS, *poésie.*

LA NA, *roman.*

LE VICTORIEUX, *roman.*

THÉÂTRE.

I. Quaat-Quaat. – L'Ampélour. – Les Femmes du Bœuf. – Le mal court.

II. La Fête noire. – Pucelle. – Les Naturels du Bordelais.

III. La Logeuse. – Le Ouallou. – Opéra parlé. – Altanima.

IV. Cœur à cuir. – Le Soldat Dioclès. – La Fourmi dans le corps. – Les Patients. – L'Armoire classique. – Un bel enfant.

V. Pomme, Pomme, Pomme. – Bâton et ruban. – Boutique fermée. – La Brigitta.

LES MÉDECINS NE SONT PAS DES PLOMBIERS, *actualité.*

CENT JOURS, *roman.*

LE MAÎTRE DE MILAN, *roman.*

MARIE DUBOIS, *roman.*

REMPART, *poésie.*

Suite de la bibliographie en fin de volume.

LE VICTORIEUX

JACQUES AUDIBERTI

LE VICTORIEUX

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1947.*

Extrait de la publication

A MARCEL MIROUZE

CHAPITRE PREMIER

Le quatrième acte venait de s'achever.

Le théâtre du Four bourbouillait d'enthousiasme mondain et cérébral. Le théâtre du Four ne figurait pas au nombre de ceux dont le nom revient souvent dans les critiques, associé à un genre, à un style, ceux des pièces qu'on y joue. Il restait parfois fermé toute une saison. Il lui arrivait de servir comme cinéma, ou pour quelque cycle de conférences. Des partis politiques y tenaient des séances oratoires. Un beau théâtre, pourtant, de l'année mil neuf cent vingt, clavicules et pare-brise, lignes droites et surfaces miroitantes, Babylone chez le coiffeur, la basse Égypte au frigidaire. Il datait, déjà, comme les Incas. Celui qui l'avait construit, l'architecte Pécol-Aurier, pourtant, vivait encore, encore un peu. Il avait été tenu pour le héros du moderne. Son œuvre restait moderne. Il n'était pas possible que quoi que ce soit, sur le plan du moderne, dépassât ces fauteuils automatiques en nickel synthétique, la plaque du plafond d'aluminium d'un seul tenant dans son encartage de

marbre chimique, les huit mètres carrés du tableau des lumières. En mil neuf cent vingt tout le monde avait pensé qu'après ce chef-d'œuvre, et le fox-trott, et les Pitoëff, et les Dolly Sisters, et Bergson, l'Histoire était finie. Il n'y aurait plus qu'à recommencer, qu'à revivre le passé, le vase de Soissons, Catherine de Médicis, Michel Strogoff, Pierre Loti, avec l'espérance de l'époque finale, celle de Pécol-Aurier, où les formes, de nouveau, régneraient dans leur ossature et leur essence révélées, où Montparnasse, en mil neuf cent vingt encore une fois, grouillerait d'humanité monstrueuse et polychrome à la lame du couteau.

Pécol-Aurier, dans son petit atelier à vitrages de la rue du Cotentin, était un vétéran. Mais, à l'envers des vétérans d'autrefois, il représentait, lui, l'homme d'un temps (mil neuf cent vingt) qui, plus que tout autre, s'était cru en soi moderne et définitif et qui, pour de bon, en mil neuf cent quarante-six, semblait moins évoluer que pourrir.

Les dégagements de toute nature occupaient la plus grande partie de l'espace du théâtre. Autour de la salle exigüe qui les prétextait, des vestibules ripolinés entrecroisaient leurs perspectives d'une sécheresse non dépourvue de grandeur. Les urinoirs ne comportaient pas moins de quarante stalles à paravents de glycéro-gypsite. Les vestiaires étaient gigantesques. Ça sentait le dentiste et le Panthéon. Les radiateurs étaient du type capacitro-condensoriel. Le chauffage, bien entendu ne marchait pas.

Un bar était prévu, pour le public, sur une aire vaste et rectangulaire. On ne l'exploitait pas.

Le comptoir d'okoumé synthétique, long de dix-huit mètres, n'offrait, pour tout rafraîchissement, que le spectacle à pic de sa masse stérile.

Un autre bar, néanmoins, existait, derrière la scène, en contrebas. Il n'était accessible qu'aux artistes et à leurs invités. Le tenait Mme Juliat, femme antilittéraire selon qui le théâtre, en général, n'aurait dû consister que dans le trapèze volant, les tourlourous, l'opérette — ce qui attire le fric et le populo. Depuis quelques mois, le Four, par voie d'héritage collatéral, lui appartenait. On trouvait, au bar Juliat, du porto, du whisky, du champagne. Les tables de bois brun étaient hexagonales. Les sièges (et il y avait là de quoi saisir l'œil) n'étaient ni d'aluminium iodé, ni même de thuya défibré, mais de rotin. Rotin, purotin. Ils gémissaient au poids des corps. N'importe qui, sans effort, pouvait les porter à bras tendu.

Aux murs figuraient, parmi des photos paraphées, l'effigie de Martir Colos (prononcer Colos comme Délos et, surtout, faire sonner la consonne finale) exécutée par un retoucheur portraitiste de la rue Lepic. L'acteur l'avait apportée en vélo-taxi, le jour même où l'on avait commencé à répéter le *Sacré*. On y retrouvait les yeux insondables de Colos et son lourd naseau, ses mâchoires serrées à craquer sur un secret qui n'était peut-être que l'orgueil vaniteux de cet homme théâtral, lequel, né Marcel Colin, en était arrivé à Martir Colos par ajustements successifs (Martin Colin, Martin Colline, Martin Colosse, Martir Colos... On n'acquiert vraiment un nom qu'en s'en fabriquant un faux).

Le quatrième acte, donc, vient de s'achever.

Délices-Planète, fleur des brillantes serres de Passy, venue du Pérou, sait aimer. Le luxe où elle vit, elle entend le payer, non seulement avec l'argent tiré, pour elle, par le papa et le mari, du tabac, du cacao, du nitrate et de l'ancouchoutay, mais d'un tenace et touchant zèle à comprendre le livre... (Quel livre? N'importe lequel, tous les livres ensemble n'en forment qu'un, celui de l'homme). Le livre et, aussi, le film, le tableau, le discours, le combat.

Si l'on écrivait, c'était pour elle. Si l'on peignait, c'était pour elle. Pour elle on jouait. Pour elle on prêchait. Non pour elle seule (mais aussi, pour elle seule) mais pour toutes les autres dames de son arrondissement, le Seizième, pour toutes celles qui lisent, qui vont au théâtre ou au concert et devant le mur des toiles peintes. Dans l'économie totale de l'œuvre humaine, ainsi elle comptait beaucoup — destinataire à toucher, colline à gravir, biche à capturer, humanité à faire, refaire, parfaire.

Délices-Planète, cependant, ne fréquentait pas les plaisirs intellectuels et mondains avec le simple propos de passer le temps. Elle refusait de n'être que la finalité passive des orateurs et des esthètes. Assidue aux événements de l'art, elle avait à cœur de se procurer, par là, les meilleures armes pour les controverses salonières et, surtout, pour être à même de « suivre » sa puissante et terrible amie Fannarid.

Dans l'assistance, qui s'ébrouait, elle reconnaît, en rafale, mainte figure, et tout de suite la riche Virginie Stambord. Celle-là, dans le Seizième, on avait coutume de la considérer comme la figure suprême de la classe possédante, rentée. Aux yeux de gens qu'elle ne battait peut-être que d'une

becquée de dorure au cadre de ses Fragonard, de ses Rubens, d'une seule feuille de rosier dans l'ensemble de ses domaines (Marly, Grasse, les Pyrénées), d'une seule décimale dans un dividende (le sucre, le charbon, le chrome, les souliers), Virginie figurait la cariatide de sa propre destinée, qui était la richesse et tout ce que la richesse semble comporter d'implicite châtement. Le châtement de Virginie consistait en ceci que tout ce qu'elle pouvait dire ou faire et tout ce que, des pieds à la tête, elle était (les os, les poils) participait, à quelque degré, de la richesse, considérée alors comme usurpant et supprimant les puissances et les vertus normales de l'humanité. Les usurpant et les supprimant chez la pauvre Virginie.

C'était dans l'hôtel particulier de Virginie, rue Mégissin-Bourlier (Seizième), que l'on envoyait (par la pensée) un terrassier, avec sa perforatrice, la machine à deux mains qui fait trembler les bras du prolétaire, afin qu'en plein tapis de haute laine, entre les statues de marbre noir aux yeux de diamant, non loin du piano personnel de Beethoven, à l'angle de la fesse de Rubens et du nichon de Fragonard, la furieuse verge de la perforatrice à air comprimé crève le tapis, le plancher, s'enfonce dans la cave à travers les bordeaux, les bourgognes, les alcools anglais, s'enfonce encore, au-dessous de Paris, dans la pierre, dans la terre, pour, enfin, révulsée à l'extrémité de sa trépidante longueur, surgir, dans les arrondissements les moins fringants, surgir du côté du Père-Lachaise et de Bagnolet, dans le plus sordide, le plus misérable des logements, de préférence celui d'une concierge, surgir dans le linge sur la corde, dans le portrait du

cousin gendarme, assassin, dans le chat teigneux, le mur qui coule, le poêle qui tue, dans le corps de la concierge elle-même (en avant, la carie ! la métrite) et, tout ça, parce que quand on est la riche Mme Stambord (le sucre, le charbon, le chrome, les souliers), que l'on vit sur la richesse, de sa richesse, un moment vient où cette richesse ne donne plus rien. La richesse a le pouvoir de faire venir, dans votre maison, la bonne chaleur au temps de la plus grande froidure. Elle peut, au contraire, le quatorze juillet, vous transporter au sommet du Lumiège, en Savoie, dans la neige. Mais modifier le climat de Cannes, pervertir en lui-même le froid, le chaud, elle n'en est pas capable. Elle n'est pas capable de rajeunir et rafraîchir les agréments qu'elle dispense. Elle n'est pas capable, la richesse, de multiplier leur jovialité en multipliant, chez une personne, l'aptitude à la ressentir. Ne parlons même pas du poulet Cardinal ni du potage de chevreuil à la Béjart. Prenons l'œuf à la coque. L'œuf à la coque est le mur contre quoi se pulvérise la lancée des milliards. De l'œuf à la coque, pris en tant que tel, l'épaisseur du fric (notoire ou planqué) n'accroît pas la saveur. L'on était donc, en toute logique, amené à voir Stambord, au bout du compte déconfite et rebroussée par le défaut d'élasticité des instruments physiques du régal, se faufiler dans le tunnel tracé par la perforatrice et, dans ses antipodes, quérir son renouveau, son vif ébranlement.

Au sommet même de la richesse, de tout ce que de force, de joie et de santé donne la richesse, la plus riche des femmes du grandiose Seizième ne pouvait espérer plus de joie encore, et de force,

que de ce cheminement qu'on lui proposait vers les contraires de la richesse et qui n'avait de sens et de portée que parce qu'il émanait du couronnement même de cette richesse, épuisée, non dans ses moyens, mais dans ses objets.

Maintenant, il se pouvait que la révolution survînt avant la perforatrice. Virginie, de pied ferme, attendait. Survienne la révolution, le bas devient le haut. La teigne du chat suinte. A l'univers les trous du linge, dans la cuisine de la concierge, rue de Bagnolet, mettent un masque inattendu. Une pièce blanche brille pour de bon. Virginie, à quatre pattes, la ramasse avec les dents... Et puis elle se met debout. Elle a fait du ski et de l'aviron. Elle a du muscle. Elle va donc essayer de tenir, de durer.

Ces perspectives valaient pour Délices-Planète, certes, tout autant que pour Virginie, mais, une fois pour toutes, la responsabilité de la richesse intégrale avait été confiée à Virginie, sans que celle-ci (bien loin, pourtant, d'être une sotte) s'en doutât. Le comble de la rigolade, c'était quand Virginie elle-même, dans une conversation, donnait quelque autre dame-qu'à-des-ronds, Méry Volubel, par exemple, comme la protagoniste accomplie, et un peu ridicule et désespérée, de la richesse seizièmesque. Toutes ces riches femmes, pour prévenir la perforatrice et la révolution, rêvaient de s'en évader en louant un appartement dans un arrondissement plus modeste, le sixième, par exemple, celui du café cérébral des Deux-Magots et du théâtre du Four. Mais, superstition ou autre, et, qui sait? pour bien se prouver que la richesse ne permet pas tout, elles y restaient,

dans leur foutu Seizième, dans leur parc municipal et national de grandes dames capitalistes, grandes dames, d'ailleurs, plus ou moins de pacotille, petites filles si l'on grattait de forgerons ou de tanneurs second Empire. Et si le mont Blanc de l'aristocratie mesure quatre mille huit cent dix mètres, elles n'étaient jamais qu'au mètre huit cent huit.

Délices-Planète salue, de loin, Méry Volubel. Elle est belle, Méry. Elle est, par son mari, les champagnes Volubel et, aussi, les parfums *Pathétique* et, encore, le vermouth *Supplice* et un certain nombre d'autres fromages et atouts. Elle adresse un signe d'amitié à Dorothée Barentaire passée, par le mariage, de la bourgeoisie commerciale (la grande maison de noir Couteau-Barron) à l'aventure politicienne.

Dorothée, attirante avec des bras très longs, très durs, l'accent anglais, une philosophie patronale, conservait sa voix de l'âge de douze ans. Elle tenait à jour un album d'historiettes et de caricatures découpé dans des journaux humoristiques. Le peintre Numa Vendre en avait été amoureux, comme de Méry, comme de Délices-Planète, comme, tout un temps, de toute la Muette aux précieuses résidences. Il en était à ses dernières passes et tentatives. Maintenant l'envie lui passait, de ces brillantes propriétaires aux suaves lisières du Bois. Qu'elles aillent se faire festonner le tronuc, si elles croient qu'il en vaut la peine ! Les femmes, maintenant, venaient à lui (toute dernière, la petite marchande de couleurs du bas de la rue de Rennes). S'il se surprenait encore à véhiculer quelque Délices-Planète au verdisse-

ment doré, ou quelque Dorothée aux embrassades chasse-à-courre longs-bras pleines-joues, c'était pour la réclame et par charité.

D'autres connaissances se révèlent dans la salle, dans la masse de la chair lavée, ornée, et vêtue, d'autres têtes portant un nom familier ou que la jeune Péruvienne avait, plus d'une fois, dans les théâtres, les concerts, ou dans le wagon métropolitain des premières, distinguées, recensées comme étant de ces belles, ces bielles sur quoi roule la locomotive mentale et mondaine de Paris.

Soudain, remous. Soudain, raffut.

Que se passe-t-il ?

Les têtes tournaient. On prenait dans les pattes des courts-circuits d'électricité humaine. Une panique ronflait. Quelqu'un marcha sur un chapeau de femme à plumes de pigeon. Des regards implorèrent le rideau rouge en velours qui, après cinq appels, venait de se fermer. Le rideau demeurait sans amour, inflexible. Un mur.

Des journalistes, des photographes, chargeaient, en s'appelant Toto, et des inspecteurs. L'aveuglante incongruité du magnésium pétaradait.

Hormis ce qui se passait, ce qu'on voyait bien qui se passait, que se passait-il ?

Les spectateurs s'entregardaient dans une panique à son début. Les uns souffraient d'ignorer. Les autres improvisaient leur propre science.

Les hommes de la Presse, et ceux de la Préfecture connaissaient, dans Paris, toutes les pistes, toutes les adresses. Mais leur meute bafouillait un peu dans ce local mal connu. Enfin, ils trouvèrent la voie.

Ils poussèrent la clameur.

CHAPITRE II

Dans le bar du théâtre, après le quatrième acte du *Sacré, Martir* pénétrait en titubant. A la fin de la représentation, il n'avait salué la salle qu'une fois. Malgré les rappels, il avait refusé de revenir sur la scène. Ses camarades étaient allés s'offrir sans lui. Par de tels procédés, il prétendait justifier son personnage — son personnage d'acteur. Il avait du talent et du tempérament et peut-être, après tout, un talent du tonnerre et un tempérament à faire pisser les arbres. Il parlait beaucoup, d'une manière amusante, inattendue. Mais la variété a sa monotonie. Et cette manière ironique et fracassante de commenter, sans répit, les moments de la journée, les types, les événements, les bouquins, de tout piger, de tout marquer, elle était celle, aussi, de Noëlie Ballon, qui, pour être borgne, n'en dirigeait pas moins, haut la main, une classe de comédie (deux cents élèves à mille ballés, total deux cent mille francs chaque mois) ou de Mathusalem Piquenterre, le décorateur connu, de tout Paris, sous le sobriquet de Pi-Pi

JACQUES AUDIBERTI

Le Victorieux

Cette adaptation du langage et des images actuels aux thèmes éternels, c'est aussi ce qui caractérise l'œuvre d'Audiberti, même dans ce *Victorieux*, dont la fantaisie atteint parfois le burlesque. L'histoire de Martir Colos, acteur chéri du public d'avant-garde, qui interprète sur la scène le rôle d'un mahatma, puis l'incarne dans la vie même, allant jusqu'à fonder une sorte de centre de rééducation psychique fréquenté par des dames trop riches, pour finir comme serrurier dans le quartier Saint-Sulpice et retrouver la Passion du Christ, tient le lecteur à mi-chemin du rire et du charme poétique. Ce roman gorgé d'humour, d'ironie, de comique, et même de « blague », serait dans la pure tradition du roman picaresque, si l'abondance des images et la générosité du verbe n'en faisaient une œuvre essentiellement de notre temps.

nrf



9 782070 203338



47-IX A 20333 ISBN 2-07-020333-6

Extrait de la publication